

Thomas Sibilet, la transporta dans notre idiome malheureusement encore imparfait; il publia *Iphigénie d'Euripide, poète tragique, tournée du grec en françois par l'auteur de l'Art poétique*, à Paris, 1549. En 1551, Lodovico Dolce l'imita en italien. Parmi les prédécesseurs immédiats de Racine, il faut citer Rotrou, qui, en 1640, fit représenter une *Iphigénie*.¹ Il innova dans les caractères, dans les situations, dans les développements poétiques. Ainsi Rotrou a rendu Achille amoureux d'Iphigénie. Le héros, il est vrai, ne connaissait pas la fille d'Agamemnon avant que celle-ci vint à Aulis; mais dès qu'il la voit, il s'enflamme :

Beaux yeux, contre vos coups je ne suis plus Achille.

Rotrou, dans la contexture de sa tragi-comédie (car c'est ainsi qu'elle s'appelle), a suivi fidèlement le poète athénien. Au lever du rideau, Agamemnon est seul, écrivant, déchirant sa lettre, agité de mille sentiments contraires, appelant son vieux serviteur Amyntas, et balançant à lui donner ses ordres. Le vieillard, après avoir déploré tout bas le calme où sont plongés

... Les mille vaisseaux qui couvrent cette plaine,
s'approche d'Agamemnon :

Tout votre camp repose, et, de tant d'yeux divers,
Le sommeil n'a laissé que les vôtres ouverts.

Le roi des rois, au lieu de lui répondre, s'écrie en soupirant :

Heureuse ta fortune, heureuse ta vieillesse,
Qu'aucun danger ne suit et qu'aucun soin ne presse!
Heureuse la bassesse où l'homme vit content,
Et malheureux l'honneur qui le travaille tant!

Cependant Agamemnon ouvre et ferme à plusieurs reprises le papier fatal, et le vieux serviteur lui dit :

Quel secret à ma foi voulez-vous donc commettre?
Sur quoi rêvez-vous tant? et quelle est cette lettre
Qui par tant de sanglots vous étouffe la voix,
Et que vous relisez et fermez tant de fois?

Comptez, ajoute-t-il, sur ma discrétion, sur ma fidélité;

Je fus un des présents de Tyndare à sa fille.

1. Imprimée en 1641, in-4°.

Agamemnon lui révèle la sentence portée contre Iphigénie. Il lui apprend que

Calchas enfin, pressé de l'esprit furieux
Qui prononce aux mortels les réponses des dieux,
De la part de Diane a rendu cet oracle :
.....
Du sang d'Iphigénie arrosez mon autel.

Il ajoute :

Hélas! peu s'en fallut que ma douleur extrême
A cet arrêt fatal ne m'immolât moi-même.

« Mais, poursuit-il, Ménélas m'importunait de ses clameurs :

Je me laisse gagner, je dépêche en Argos,
Et, pour tromper ma femme, écris qu'Iphigénie
Doit au fils de Thétis par l'hymen être unie,
Et qu'il a refusé de partir avec nous
Qu'emportant de ce lieu le nom de son époux.
Sous ce prétexte faux, bourreau de ma famille,
Je disposois la mère à m'envoyer sa fille.

« A la fin, la nature se révolte en moi; porte donc en toute hâte à Clytemnestre ce nouveau message, qui lui annonce qu'Achille diffère son hymen jusqu'à notre retour de Troie, etc. »

A peine Amyntas est-il parti, que l'orgueil reprend tous ses droits sur le cœur faible et superbe d'Agamemnon.

Chef de tant de soldats et roi de tant de rois,
Loin de les exciter, j'arrête leurs exploits;
Et, laissant sur ces bords engourdir leur vaillance,
Des princes d'Ilion fais enfler l'insolence.

Échauffé par ces idées, il va jusqu'à rappeler son émissaire; mais définitivement la tendresse est la plus forte, il laisse Amyntas continuer sa route : c'est là tout le premier acte.

Le deuxième nous montre, comme dans Euripide, le débat du messager surpris par Ménélas qui veut lui arracher ses dépêches. Agamemnon survient, et la querelle s'allume entre les deux frères. Ménélas n'épargne pas les reproches au roi d'Argos :

Ne vous souvient-il pas avec combien d'adresse
Vous vous êtes fait chef des troupes de la Grèce?
Ah! comme ce grand cœur se savoit abaisser!

Le front ne portoit pas l'image du penser ;
 Et votre modestie, alors incomparable,
 Fut un adroit chemin à ce rang honorable.
 Jamais pour s'élever on ne se mit si bas.
 Vous offriez à l'un, à l'autre ouvriez les bras,
 Serriez à l'un la main, jetiez les yeux sur l'autre,
 Portiez votre intérêt beaucoup moins que le nôtre ;
 De qui vous demandoit vous préveniez les pas,
 Parliez à qui vouloit et qui ne vouloit pas ;
 Et lors votre maison, à tout le monde ouverte,
 Jusques aux basses-cours n'étoit jamais déserte.
 Mais quand cette affectée et fausse humilité
 Vous eut de notre chef acquis la qualité,
 Un soudain changement de mœurs et de visage
 Fut de cet artifice un trop clair témoignage.
 Vous devintes plus grave, et, comme auparavant,
 Ne nous parûtes plus cet ami si servant.
 Vous fermâtes au peuple et l'oreille et la porte ;
 Vous marchâtes suivi d'une pompeuse escorte ;
 Et jamais on ne vit avec telle splendeur
 Du rang que vous tenez soutenir la grandeur.
 Sachez qu'à des esprits commis aux grandes choses,
 Rien n'est plus mésséant que ces métamorphoses,
 Et qu'il n'est d'un grand roi ni d'un homme de bien
 De promettre beaucoup et n'exécuter rien.¹

Ulysse vient à propos s'interposer entre les deux frères, et bientôt arrive le messenger porteur des premières dépêches qui mandaient au camp Iphigénie et Clytemnestre; il annonce que toutes deux s'avancent sur ses pas. Agamemnon se désole; Ménelas, sûr de son fait, montre un chagrin hypocrite; et Ulysse, dans une longue harangue, les gourmande tous les deux.

1. Le même personnage s'exprimait ainsi dans Euripide : « Rappelle-toi le temps où tu voulais être chef des Grecs pour la guerre de Troie, sans le désirer en apparence, mais au fond du cœur en brûlant d'envie. Combien tu étais humble alors ! Prenant la main à chacun, ta porte était ouverte à tous les citoyens ; tu donnais un libre accès à quiconque le voulait ou non, cherchant par cette modestie à acheter du peuple l'objet de ton ambition. Puis une fois maître du pouvoir, tu changes tout à coup de conduite, tu n'es plus le même pour tes amis, tu deviens d'un abord difficile et rare dans ton palais. » Passage auquel on a comparé ce que dit Cicéron, de *Petitione consulatus* : « Ratio popularis desiderat nomenclationem, blanditiam, assiduitatem, benignitatem, munorem... Prius et vultus et sermo ad eorum quoscumque convenerit sensum et voluntatem commutandus est... Cura ut aditus diurni et nocturni pateant, neque foribus solum ædium tuarum, sed etiam vultu et fronte, quæ est animi janua. »

Agamemnon lui répond fort bien :

J'avois, sans ces discours, assez de connoissance
 De l'adresse d'Ulysse et de son éloquence ;
 Mais il éprouveroit, en un pareil ennui,
 Que le sang est encor plus éloquent que lui.

Il ajoute :

Puisqu'il faut de Diane accomplir la requête,
 Préparez le bûcher, votre victime est prête ;
 Mais faites, s'il se peut, et priez-en Calchas,
 Que ce funeste bruit ne se répande pas, etc.

Cette deuxième péripétie termine le deuxième acte. L'arrivée de Clytemnestre et d'Iphigénie ouvre le troisième. Il s'établit entre la jeune princesse et son père un dialogue coupé dont le modèle est dans Euripide. Iphigénie, après de vains efforts pour découvrir la cause de la tristesse d'Agamemnon, lui parle de la guerre de Troie.

Quand délibérez-vous de partir de ces lieux ?
 — Il faut auparavant sacrifier aux dieux.
 — Pourrai-je être présente à la cérémonie ?
 — Oui, n'appréhende point que l'on te le dénie.

Il y a loin, sans doute, de cette réponse au fameux *Vous y serez, ma fille*, mais les deux vers qui suivent sont fortement frappés :

Plaise au pouvoir des dieux que tout succède bien !
 — Les dieux sont irrités, ne leur demande rien.

Agamemnon, resté avec Clytemnestre, veut lui persuader de retourner seule dans Argos, et de ne point s'obstiner à être présente au mariage de sa fille, au milieu du tumulte des camps; il va même jusqu'à lui ordonner positivement de partir. Mais Clytemnestre déclare, en termes non moins formels, qu'elle n'obéira pas :

Vous conduisez les Grecs; moi, je conduis ma fille.
 Une mère est aussi le chef de sa famille :
 Partout où vous serez, je puis lever le front ;
 Et ma présence ici ne vous fait point d'affront.

AGAMEMNON.

O refus! ô mépris qui me couvre de blâme!
Ce chef de tous les Grecs ne peut vaincre sa femme.

Et il sort pour demander à Calchas ce qu'il doit faire.

Cependant l'intrigue se noue de plus en plus. Achille s'irrite d'apprendre que son nom ait servi de prétexte à quelque mystère qu'il ne peut pénétrer; et lorsque la nature de ce mystère lui est révélée ainsi qu'à Clytemnestre par la fidèle indiscretion d'Amyntas, il s'irrite bien plus encore; Clytemnestre se jette à ses genoux en implorant son secours :

Par ces foudres vivants, ces bras toujours vainqueurs,
Et par ce port si beau, l'objet de tant de cœurs,
Conservez-moi ma fille et détournez sa perte.
On vous l'imputerait si vous l'aviez soufferte;
Ce coup qui la tueroit viendrait de votre nom,
Bien plus que de Calchas ou que d'Agamemnon.

.....
Seul vous êtes l'espoir de toute ma famille;
Plus qu'à mes propres flancs je vous devrai ma fille...

Achille l'engage à essayer de fléchir Agamemnon en faveur d'Iphigénie :

Et si vous ne pouvez divertir son trépas,
Croyez que mon secours ne vous manquera pas.

Telles sont les alternatives de terreur et d'espérance par lesquelles le troisième acte est terminé.

Le quatrième nous fait entendre les nobles accents de la victime. Iphigénie accepte son sort avec résignation :

Mourir est un tribut qu'on doit aux destinées;
..... Il faut, sans s'effrayer,
Quand la mort nous assigne, être prête à payer.

Sa confidente Ardélie admire ce courage héroïque :

Hélas! ainsi du cygne, aux rives du Méandre,
A l'heure de la mort le chant se fait entendre;
Et le flambeau, mourant comme votre beauté,
Au moment qu'il s'éteint jette plus de clarté.

Mais Agamemnon paraît, sans savoir encore sa fille instruite de sa destinée. Après quelques mots obscurs le fatal secret est dévoilé par l'arrivée de Clytemnestre, qui accable son époux des plus sanglants reproches. Iphigénie prend la parole avec plus de douceur :

S'il vous souvient... que je suis la première
Qui vous ait appelé de ce doux nom de père,
Qui vous ait fait caresse, et qui, sur vos genoux,
Vous ait servi longtemps d'un passe-temps si doux;
Ne vous étonnez pas que cette mort m'étonne;
Je ne l'attendois pas du bras qui me la donne,
Et je me plains bien moins, en mon mauvais destin,
D'un tel assassinat que d'un tel assassin.

.....
Ai-je quelque intérêt aux affaires d'Hélène?
Est-ce à moi d'épouser son amour ni sa haine,
De défendre son cœur des vœux de ses amants,
Et de répondre aux dieux de ses déportements?
Si quelqu'un doit périr, si Diane l'ordonne,
Ménélas, son époux, n'a-t-il pas Hermione?

AGAMEMNON.

Eh! ma fille, croyez que ce sanglant dessein
Me mettra plus qu'à vous le couteau dans le sein.

.....
Ce n'est point Ménélas dont l'intérêt me presse;
C'est le ciel, c'est l'armée, et c'est toute la Grèce.

.....
Quelle que soit la perte, il faut s'y préparer.

Il sort à ces mots, et Clytemnestre, après de nouvelles imprécations contre lui, s'écrie, comme frappée tout à coup d'une lumière sinistre :

Hélas! je me souviens, sacrilège et profane,
De vous avoir vouée aux autels de Diane :
La mort qu'on vous prépare et la peine où je suis
De ce vœu négligé sont les funestes fruits.

En ce moment survient Achille, l'épée à la main, frappant à droite et à gauche; moi seul, dit-il à Clytemnestre, je vais défendre Iphigénie, la défendre

.....
Contre tous,
Contre son propre père et votre propre époux;

Et si je ne craignois de commettre un blasphème,
Je vous dirois encor contre Diane même.
Sur tout autre respect! l'honneur m'est précieux.
C'est mon chef, c'est mon roi, mon oracle et mes dieux.

Puis, s'adressant à la jeune princesse :

Quiconque entreprendra de vous ôter la vie,
Quiconque seulement en concevra l'envie,
Ou de son ombre seule espère vous toucher,
Ne fit jamais dessein qui lui coûta si cher.
Je suivrois sans respect la fureur qui m'anime;
J'immolerois le prêtre aux yeux de la victime,
Et j'achèterois l'heur de servir ces beaux yeux
Au mépris des enfers, des hommes et des dieux.

Cependant il finit, comme l'Achille grec, par déclarer qu'il respecte le dévouement patriotique et religieux d'Iphigénie, supposé toutefois qu'elle y persiste; car, pour peu que la nature fléchisse en présence de la mort, il sera là, devant l'autel, tout prêt à détourner le couteau du sacrificateur. Ce rayon d'espoir, par lequel le quatrième acte se termine, est bien faible pour nous conduire au dénouement.

Le cinquième acte représente la cérémonie du sacrifice. Rotrou amène d'abord sur la scène la jeune victime et sa mère désespérée.

IPHIGÉNIE, à Clytemnestre.

Madame, contenez la douleur qui vous presse;
Permettez que j'arrive où m'attend la déesse.
Vous lui volez le temps que je reste en ces lieux;
Je n'ai plus rien au monde et j'appartiens aux cieus.

CLYTEMNESTRE.

Délaissez votre mère! êtes-vous pas ma fille?

IPHIGÉNIE.

Me comptez-vous encor dedans votre famille?

CLYTEMNESTRE.

C'est à tort en effet que nous vous y tenons,
Puisque dans le besoin nous vous abandonnons.
Mais avec quel mépris vous quittez votre mère!

1. Au delà de toute autre considération.

IPHIGÉNIE.

Mais avec quelle ardeur j'obéis à mon père!

CLYTEMNESTRE.

Eh! ma fille!

IPHIGÉNIE.

Il est vain de retarder mes pas.

CLYTEMNESTRE.

Je vous suivrai partout.

IPHIGÉNIE.

On ne vous attend pas.

CLYTEMNESTRE.

Le coup qui vous tuera fera double homicide.

IPHIGÉNIE.

Il ne me tuera pas.

Tout ce dialogue est sublime. Sans doute ce sont de pareils traits qui valaient à Rotrou l'insigne honneur que lui faisait Corneille de s'appeler son fils.

Le dénouement est celui d'Euripide. Après de longs pourparlers entre Iphigénie, Achille et Agamemnon, le sacrifice est irrévocablement décidé.

Calchas à genoux auprès d'Iphigénie :

Chaste fille du dieu qui lance le tonnerre,

O Diane! reçois l'offrande que tu veux,
Et, pour prix de son sang, fais succéder nos vœux.
A l'art de nos nochers rends l'onde favorable;
Donne à notre voyage un succès mémorable,
Et fais-nous, triomphants, marcher sur le débris
Des orgueilleuses tours d'Hector et de Paris.

Il prend le couteau, et au moment où il va frapper, un grand coup de tonnerre se fait entendre. Iphigénie est enlevée au ciel; Diane apparaît dans un nuage, tous les assistants tombent à genoux. La déesse alors :

Je sais le respect de la Grèce;
Son dessein me tient lieu d'effet,
Et j'ai vu d'un œil satisfait
La piété de sa princesse.

Son sang, de ma fureur est un trop digne prix;
Et, pour faire paroître à quel point je l'estime,
Je la veux pour prêtresse et non pas pour victime,
Et l'ai déjà rendue aux rives de Tauris.

A ces mots elle disparaît, le ciel se referme, et le rideau tombe.

Tels sont les principaux devanciers de Racine, qui ne leur doit rien ou bien peu de chose. Il remonta directement à la source antique; il donna au vieux thème tragique une nouvelle expression qui probablement ne sera plus égalée, quels que soient les imitateurs qui se hasardent encore sur ses pas.

PRÉFACE.

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Électre*, et, après eux, Lucrèce, Horace et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

Aulide quo pacto Triviai virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine foede
Ductores Danaum, etc.¹

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avoit enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier, et que la déesse avoit fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

1. « Comment les chefs des Grecs, rassemblés dans l'Aulide, souillèrent honteusement l'autel de Diane du sang d'Iphianasse. »

Lucrèce, comme Homère, nomme la fille d'Agamemnon Iphianasse, au lieu d'Iphigénie.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias (*Corinth.*, p. 125)¹ rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment, et il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des poètes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le neuvième livre de l'*Illiade*, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents,² et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse

1. Voici le passage du chapitre xxii des *Corinthiaques* tel qu'il a été traduit par Clavier : « Les Dioscures prirent Aphidne et ramenèrent Hélène à Lacédémone. Elle était enceinte, à ce que disent les Argiens; et ayant fait ses couches à Argos... elle confia la fille qu'elle avait mise au jour à Clytemnestre, qui était déjà mariée à Agamemnon, et elle épousa dans la suite Ménélas. Les poètes Euphorion de Chalcis et Alexandre de Pleuron, d'accord en ce point avec les Argiens, disent, comme Stésichore d'Homère l'avait écrit avant eux, qu'Iphigénie était fille de Thésée. »

2. Les préfaces de Racine attestent son exactitude, sa sagesse, l'attention avec laquelle il méditait ses sujets, et son respect pour les autorités de l'histoire et de la mythologie. Il ne prenait point son imagination pour guide; il ne sacrifiait point à des situations, à des coups de théâtre, les traditions connues et les témoignages des auteurs: il cherchait au contraire à s'y conformer, et ne marchait jamais qu'appuyé sur des monuments historiques. C'est ainsi que dans *Iphigénie* même, Racine s'est fait un scrupule de mêler ses propres inventions; et son épisode d'Ériphile, qui a l'air romanesque, est fondé sur une tradition rapportée par un écrivain très-grave, dans un ouvrage estimé des savants. On ne se douterait pas qu'une fiction qui semble n'être qu'un jeu de l'imagination de Racine fût le résultat de profondes recherches et d'une grande érudition. (G.)

et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde et trop incroyable parmi nous?

Je puis dire donc que j'ai été très-heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce; et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle qu'il n'auroit pu souffrir, parce qu'il ne le sauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poète très-connu parmi les anciens, et dont Virgile (*Eclog.* x) et Quintilien (*Instit.*, lib. X) font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ces poèmes, au rapport de Parthénus, qu'Achille avoit fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avoit même trouvé une princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.¹

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement.

1. Euphorion de Chalcide n'a pas beaucoup d'autorité dans la mythologie, puisqu'il vivoit plus de deux siècles après Euripide. Virgile a parlé de ce poète uniquement parce que son ami Gallus l'avait pris pour modèle. La mention qu'il en fait dans sa dixième églogue ne dit rien, ni pour ni contre Euphorion. Pour ce qui regarde Parthénus, c'est, relativement à Euphorion, un moderne qui vivoit du temps d'Auguste, et qui a recueilli un assez grand nombre d'anecdotes, d'histoires et d'aventures, qui roulent sur les malheurs de l'amour. (G.) — Dans la suite de sa note, Geoffroy met en doute la conquête de Lesbos par Achille, qui, dit-il, ne pouvoit avoir alors que seize à dix-sept ans. Non-seulement la jeunesse d'un héros tel qu'Achille ne peut être regardée comme un obstacle à cette conquête, mais encore il faut bien se rendre au témoignage d'Homère, qui dit expressément, livre IX de l'*Illiade*: « Agamemnon te donnera sept filles de Lesbos, aux doigts industrieux; il les choisit quand tu subjugas cette île fortunée où les femmes excellent en beauté. » Vers 271. Voir aussi vers 660.

J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étoient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes Euripide étoit extrêmement tragique, *τραγικώτατος*, c'est-à-dire qu'il savoit merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*.¹ Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*; mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs: je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis la plus importante de leurs objections, car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on puisse répliquer.

Il y a, dans l'*Alceste* d'Euripide, une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi:

Je vois déjà la rame et la barque fatale;
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.

1. Pierre Perrault dans un dialogue dont le titre est: *Critique de l'Opéra, ou examen de la tragédie intitulée Alceste ou le triomphe d'Alcide*, et qui fut inséré dans le *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers, dédié (par le Laboureur) à S. A. M^{gr} le prince de Conti*. 1675. L'achevé d'imprimer est du 2 janvier 1675.

Impatient, il crie: « On t'attend ici-bas;
« Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas. »

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original; mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus: il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin, à côté de ces vers, un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle; et à côté des vers suivants, un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde: ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déjà Caron qui le vient prendre*; et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Caron, impatient, presse Alceste de le venir trouver, selon ces messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage; à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir*. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru fort vilain, et ils ont raison: il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneroient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étoient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable: car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie: « Que toutes les morts ensemble lui seroient moins cruelles que de la voir dans l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle; il ne peut plus vivre si elle meurt; il vit en elle, il ne respire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste; que l'un est un *vieux mari*, et l'autre une *princesse déjà sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre

en un seul vers, où il fait dire par le chœur « qu'Alceste, toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux. »

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on peint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser ?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner; ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement circonspect et très-retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas; et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. » — « Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere quam multa displicere maluerim. ¹ »

1. *Inst. Orator.*, lib. X, cap. 1.

IPHIGÉNIE